

René Lew
5 juin 2005
Séminaire de J.-J. Moscovitz
Une béate gêne dans la culture

Structure signifiante et pratique politique

Das Unbehagen in der Kultur, « Une béate gêne dans la culture »

Cette expression concerne le sujet. Elle indique qu'il ne sait se débrouiller avec l'idéologie ou la théorie dominante de la structure subjective, telle que la culture dominante du moment en rend compte. C'est de ne pas tenir compte du mode de fonctionnement de la structure, des tensions entre ses foncteurs, des coupures opératoires qui la constituent.

Ce texte de Freud ne peut quoi qu'il en soit être lu sans le mettre en corrélation avec le séminaire de Lacan sur l'*Éthique*. C'est alors *un second chapitre à rédiger*.

Ou un troisième :

1. RL. « De la pulsion considérée comme un art », *Cahiers de lectures freudiennes n°18*.
2. La structure considérée selon le rapport intension/extensions.
3. L'éthique de la psychanalyse.

Le malaise : ce livre de Freud est un essai d'interprétation psychanalytique de la politique selon la théorie freudienne de l'époque (*cf.* crise économique de 1929 et la deuxième logique freudienne). En 2005 (75 ans après), l'interprétation de la politique que je propose se fait aussi avec la théorie du moment : je fais actuellement prévaloir une idée (*Darstellung*) de la structure en termes d'intension et d'extensions.

Je partirai de ces prémisses :

Il n'y a de monde et d'humanité, de civilisation, de culture que signifiants.

Il n'y a de signifiant que structuré, *i.e.* en tant que structure.

Le sujet, le monde, l'Autre, etc., ne sont que structure.

Voyons de laquelle il s'agit.

J'ai utilisé l'ancienne traduction de Ch. et J. Nodier qui pêche par maints côtés. Mais c'est un avantage en ce que cela permet d'entrer immédiatement dans la discussion. Je laisse donc de côté la nouvelle traduction de ... republiée par les P.U.F. et qui fait partie de la traduction d'ensemble des *Œuvres complètes* de Freud en français, laquelle mérite plus d'une critique que je laisse de côté.

*

René Lew

5 janvier 2005

Séminaire de J.-J. Moscovitz

L'actualité du *Malaise dans la civilisation*

Une béate gêne dans la culture Structure signifiante et pratique politique

Une béate gêne dans la culture. Ce titre date de 1989-1990. Je l'ai utilisé pour un article du n°18 des *Cahiers de lectures freudiennes (Le malaise de la civilisation)*, « De la pulsion considérée comme un art ». À l'époque Miller avait fait des pieds et des mains pour que ce numéro ne paraisse pas (il était chiffonné par un certain éditorial), passons — mais c'est déjà là un indice du malaise.

Un symptôme datant aujourd'hui de dix jours pointe assurément le malaise actuel : une béate gêne est celles des vacanciers occidentaux (européens en particulier) en Asie dont les côtes ont été dévastées par un raz de marée. Quand l'infrastructure, comme on dit, ne leur tend plus une main avenante, ils deviennent tout gênés d'avoir profité de pays si radieux mais si peu développés — et dont le développement dépendait pour beaucoup de leur présence touristique. Bien entendu, je ne parle pas des morts.

Ce principe d'une jouissance par certains de ce qui ne leur appartient pas va de pair avec l'impossible jouissance pour d'autres de ce qui leur appartient. C'est même un principe capitaliste : l'acheteur de la force de travail profite de son exercice quand le vendeur ne peut que réduire son revenu à cet achat seul, au niveau où le rapport de forces l'institue.

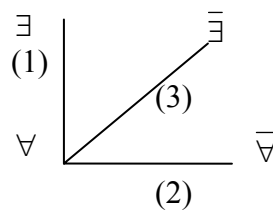
*

J.-J. Moscovitz m'a demandé de suivre de près le texte de Freud. Je le ferai donc avec mes instruments de lecture d'aujourd'hui — puisqu'il s'agit d'en pointer l'actualité, chapitre par chapitre.

1. Sentiment ou structure

Le fond de la question est celle de l'aliénation, au sens de Lacan plus qu'à celui de Marx. En effet, y compris dans mon exemple précédent, le sujet, qu'il jouisse ou non, est tendu entre deux modes de la jouissance : phallique et/ou altruiste. Ce lien, que je donne, comme Lacan y insiste¹, en termes de paire ordonnée ($J\Phi \rightarrow (J\Phi \rightarrow JA)$), implique le clivage du sujet entre ses deux termes : pour prendre son pied et profiter de si beaux voyages, avec tout le confort (et, pensait-on, toutes les garanties !), le sujet voyageur moderne est tenaillé entre deux positions, celle du profit donc (mettant en jeu sa jouissance phallique)² et celle qu'il retire comme Autre d'un système dans lequel il ne veut pas entrer. De là une première phrase de Freud qui n'a rien d'évasif : « On ne peut se défendre de l'impression que les hommes se trompent généralement dans leurs évaluations », où par « hommes », il s'agit d'entendre le sujet occidental, celui qui sert de support symptomatisé à la psychanalyse³. Les valeurs de la vie échappent ainsi à celui qui étale sa richesse et sa puissance — mais celles-ci sont toutes relatives. En effet le sujet ne peut s'abstraire du monde, dit Freud — entendu avec le vocabulaire que Lacan emprunte à la logique⁴ : « il n'y a pas d'univers du discours ». Ou du moins pour poser un tel univers, encore faut-il en impliquer ses contraires et contradictoires selon un modèle quadrique (Lacan) voire hexadique (Blanché)⁵.

Soit :



Avec ces précisions :

- en (1) : « il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existentielle qui la nie », soit l'opposition de la proposition à la modalité⁶, c'est-à-dire le rapport que Lacan appelle « contien » qui lie $\forall x.\Phi x$ à $\exists x.\overline{\Phi x}$; chez Freud cela correspond au mythe du père primitif (sur lequel il reviendra dans les chapitres ultérieurs à propos de la culpabilité, chap. 7 et 8), soit l'Un-Père dont dépend cette extension qu'est l'univers ;

¹ J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, séances du 27 novembre et du 4 décembre 1968.

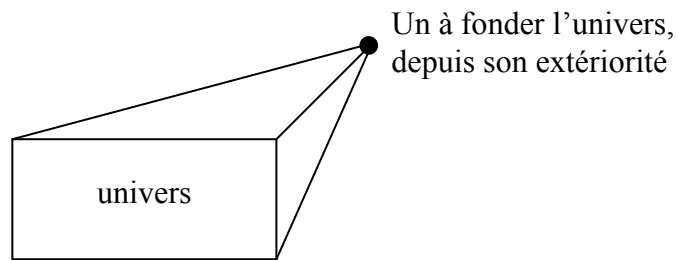
² Le terme de « jouissance », donné dans la traduction par Ch. et J. Nodier aux P.U.F., p. 5 (l. 3 pour « puissance », *Macht*), est un indice de ce déplacement.

³ Et dont Lacan fait l'occidenté ou le liant à la civilisation de l'occire.

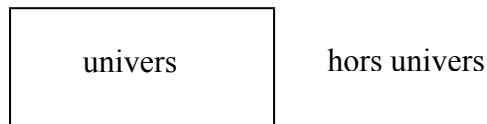
⁴ P.J. Halmos, *Théorie naïve des ensembles*, trad. Gautier-Villars.

⁵ Robert Blanché, *Les structures intellectuelles*, Vrin.

⁶ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, p.



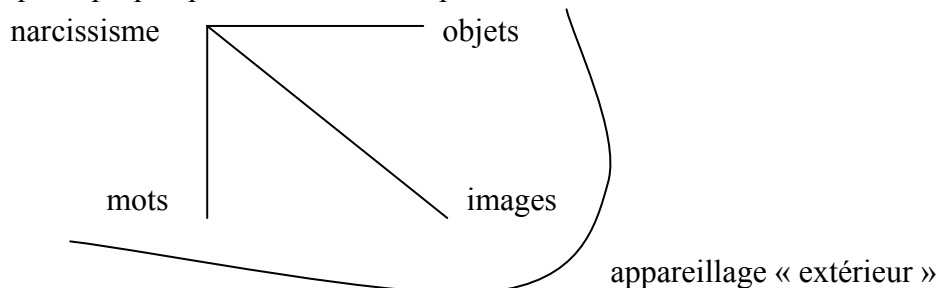
- en (2) la faille qui implique le pas-tout vis-à-vis du tout, soit un univers qui soit d'hors univers⁷ ; un univers féminin contre l'univers masculin ($\overline{\forall x. \Phi x}$ contre $\forall x. \Phi x$), barrière de contact entre les sexes ou, dit autrement, leur littoralité (j'y reviendrai),



- en (3) la contradiction valant interdit (puisqu'au fond il s'agit d'une équivalence) entre le tout et l'inexistence de quelque chose qui s'y oppose ($\forall x. \Phi x$ et $\overline{\exists x. \Phi x}$) ; de fait en l'absence d'un tel interdit (inceste) l'univers symbolique s'écroule.

Que nous ne puissions choir de ce monde, c'est sûr — et Freud en reprend la notion de Grabbe —, mais que nous ne puissions exactement nous y assimiler, c'est sûr aussi. Voilà à côté de quoi passent les traducteurs qui insistent sur l'appartenance au tout de l'univers, en oubliant un tout de hors univers que Freud implique bien lui-même pour parler du monde comme monde extérieur : « *mit dem Ganzen der Aussenwelt* »⁸, selon une opposition régulière chez lui entre intérieur et extérieur.

La question pour Freud est celle de l'appartenance au monde ambiant : l'assimilation se fait dans la différence, pas dans l'identité. Et c'est cette assimilation dans la différence qui donne au sujet un caractère toujours particulier.⁹ En fait le schéma freudien est moins topologique dans son expression (asphéricité contre appartenance sphérique, chacun étant alors dans sa bulle) que modal : le sujet ne vaut qu'en intension, narcissiquement, et ce narcissisme n'est rendu accessible que par sa transcription en extensions, en représentations ou appareils de la structure sinon insaisissable. Ces appareils lui sont périphériques et ce qui se discute est alors moins le point de vue d'où tout cela peut être appréhendé, que le non-point de vue¹⁰ qui implique que la structure soit prise dans son ensemble sans rien omettre.¹¹



⁷ *Ibid.*, p.

⁸ *G.W.* XIV, p. 422.

⁹ *Cf. infra* sur le littoral.

¹⁰ J. Lacan

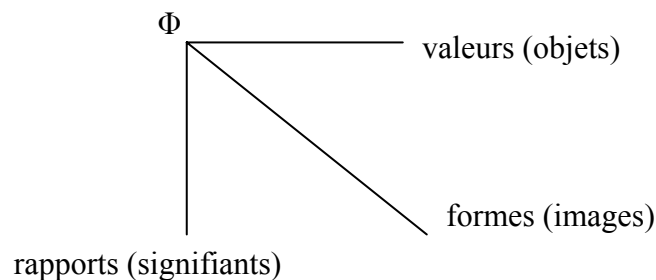
¹¹ *Cf.* W.V.O. Quine, « *On a supposed antinomy* », in *The Ways of Paradox, and others essays*.

Le narcissisme (non spéculaire) est une fonction de la jouissance (phallique) ; Freud l'aborde par le *Lust-Ich*. Pour le préciser : je remplace la topologie freudienne, établie sur la distinction *Lust-Unlust* :

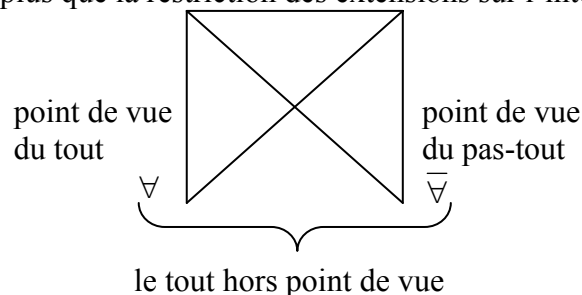
Lust/Unlust
sujet/objet
intérieur/extérieur
moi/monde,

par une différenciation entre intension et extensions, par laquelle celles-ci ne sont que transcriptions de l'intension : intension et extensions sont toujours fonctionnelles, mais la fonction est saisissable si extensionnelle, quand elle ne l'est pas si intensionnelle. Ainsi toute satisfaction n'est pas le fait du sujet même, et toute souffrance n'est pas le fait des choses extérieures. C'est qu'on ne peut que dialectiser intension et extensions — et que leur distinction n'est que mode d'appréhension de la même chose.

Le dit principe de réalité n'est que la prise en compte extensionnelle de la fonction sinon uniquement intensionnelle. Cette transcription est littorale. Le principe de réalité est un principe littoral : l'intension fait par elle-même frontière avec l'extension, mais intension et extensions ne sont que passages, différenciables dans et par le mode de passage d'un type à l'autre de saisie. La structure phallique de la jouissance suppose (c'est le mot) ses avatars (que Freud par ailleurs expose de façon métapsychologique en termes de pulsion) que sont les trois types de saisie : sa mise en valeurs, sa mise en formes, sa mise en rapports.

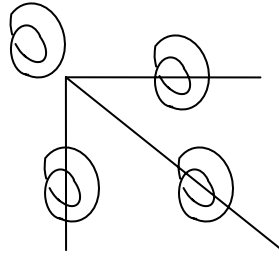


Le tout, dans cette conception, n'est donc que la prise d'ensemble (le hors point de vue) de la structure. Il lie univers et hors univers. Il doit donc être distingué de l'univers. Le narcissisme subjectif n'est plus que la restriction des extensions sur l'intension.¹²

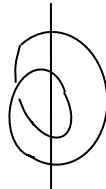


De là aussi la persistance du supposé initial (l'intension) dans le développé (les extensions), quand la dialectique entre intension et extensions les rend concomitantes, ou, dit autrement, *littorales*, tributaires les uns et les autres de leurs passages réversifs et simultanés.

¹² Cf. la note de la trad., P.U.F., p. 10.



Cette réversibilité fonctionnelle entre intension et extensions tient à la structure d'échange de la parole. Ce n'est pas pour autant affaire chronologique, mais simultanéité de l'échange dans la parole.¹³



énonciation énoncés

De là l'intension ne saurait être coupée des extensions.

La question du littoral prend de là son origine (*fons et origo*, dit Freud) — et ce n'est pas du tout contingent (ou pas simplement contingent) que le raz de marée ait balayé les constructions et la population du Sud-est asiatique. Mais je ne voudrais pas jouer du rapport nature-culture pour expliquer l'ampleur de la catastrophe. Plutôt établirai-je sur la question fondamentale de la littoralité la difficulté à comprendre que des frontières subsistent et qu'elles servent de protection, quand tourisme de masse, comme déplacements de capitaux ou d'usines, voire terrorismes, globalisent la planète.

De là aussi ce que Freud pointe de « conservation » dans le psychisme. Mais plutôt qu'à devoir l'imaginer spatialement, avec toutes les distorsions dont il fait état, c'est à prendre en compte comme traduction, transcription, translittération de la même chose — et plus exactement : de la même fonction — en des termes qui ne l'évacuent pas d'elle-même, mais la font simplement valoir autrement, en lui donnant une autre forme, ou l'introduisent dans d'autres rapports. L'ensemble de la structure (*Gefüge*) ne peut se donner qu'en termes réversifs de construction et de déconstructions dont celle-ci dépend, selon un après-coup en particulier rétrogrédient.¹⁴

De là encore la conclusion du premier chapitre sur la nostalgie pour le Père (*Sehnsucht*), référence métaphorique à l'intension comme telle — soit au fait de supposition comme productif du monde. C'est aussi insister sur la différence entre l'extension tendant à l'étendue (spatialisation) et l'intension se densifiant (logiquement). Une telle théorie, si elle était plus accessible pour rendre compte de la dépendance du sujet à l'égard du signifiant, permettrait de réduire les conflits — solubles en termes de littoralité (soit : selon le mode du trait d'esprit) — et de ne pas recourir à la spatialisation de la structure ou à l'appropriation de certaines de ses parts, ainsi de l'appropriation de l'excès que toute extension représente vis-à-vis de l'intension : qu'il s'agisse de plus-value de jouissance (*Lustgewinn* : $Un \rightarrow a$), ou de figurabilité (moyens de la mise en scène : $S(A) \rightarrow i(a)$) ou de fabrication signifiante ($S_1 \rightarrow S_2$). De toute façon, c'est dire que les sentiments ne sont qu'extensionnels.

*

¹³ Cf. É. Benveniste

¹⁴ Cf. P.U.F., p. 98.

2. Le bonheur est inaccessible

Rien n'est donc fondé en soi. Et l'absence d'ontologie implique aussi que le bonheur ne soit pas donné d'avance ou par soi-même, selon des critères prédéfinis.

La référence à l'intension comme constante chez Freud (en termes métaphoriques de Père) indique que le retour déconstructif des extensions vers l'intension est nécessaire et qu'on ne saurait se satisfaire des seules extensions, en ce qu'elles ne sont que modes de saisie de l'intension. Seule l'intension rend les extensions opératoires, seule elle permet à l'ensemble de fonctionner, et donc de parler de « tout », d'ambiance, ou même d'« essence » du sujet, etc.

L'illusion religieuse n'est un repère (sans jeu de mots) que sous condition que les extensions soient assimilées par le sujet, or ce n'est possible que grâce à l'intension. C'est même le cas de toute ontologie.

Au fond la question est celle d'un ne-pas-croire (*Unglauben*), que Freud analyse très bien dans la mise au point qu'il fit dans sa lettre à Romain Rolland de la perturbation qu'il ressentit en 1904 devant l'Acropole. Le problème est de faire néanmoins avec ce qui échappe, parce que toujours fluent (signifiant), toujours fondé de transposition (*Repräsentanz, Vertretung, Entstellung, ...*).

C'est ce que j'ai appelé l'expérience du décalage.¹⁵ La structure appelle à s'assurer d'une fluence constante et non d'une solidité des choses. C'est tout le principe d'une cure analytique. La construction structurale vaut en elle-même entre intension et extensions, nul besoin de constructions de secours (*Hilfskonstruktionen*). C'est en cela qu'on ne peut échapper au monde, *i.e.* à la structure, qu'elle vaille comme interne ou externe au sujet (mais ce n'est là que transcription).

Toutes les tentatives de maîtriser la structure pour en orienter la donne, plutôt que de se laisser porter par elle, se démontrent ne pas aboutir.

Après avoir reconsidéré (avec son vocabulaire propre) les rapports intension-extensions, Freud envisage la prise d'ensemble de la structure. Lacan la nomme non-point de vue.¹⁶ Il s'agit bien de reprendre les rapports d'ensemble de la structure avec les écueils que représentent chaque point de celle-ci, tiré de ce contexte. Pour en faire apparaître la teneur, je lirai ce second chapitre à l'envers. La conclusion¹⁷ l'indique clairement : il s'agit de ne pas mettre toutes ses billes dans le même panier — ou, dit autrement (Freud : « de ne pas attendre toute satisfaction d'un penchant unique », p. 30), de répartir ses intérêts sur tous les points de la structure. Le problème est par contre de ramasser cette satisfaction (en principe distendue) en un seul état de faits que Freud a déjà mentionné comme tributaire d'une variation de jouissance (une jouissance continue effrite le plaisir, ce sont les ruptures de ton qui importent : « seul le contraste est capable de nous dispenser une jouissance intense », p.#0). C'est pourquoi Freud insistera sur la différence, le gain de jouissance : *Lustgewinn* et non sur l'état de jouissance lui-même. Les traducteurs (Ch. Et J. Nodier) passent littéralement à côté en étant embarrassés de cet excédent et en traduisant systématiquement *Lustgewinn* par « jouissance ». La différence de potentiel n'est pas une énergie étale.

L'obtention d'un tel gain de jouissance est facilitée par tous les écarts d'avec une jouissance nivelée. Ainsi si cet écart tient à l'inhibition pulsionnelle quant au but : le beau peut ne pas être uniquement un attribut de l'objet sexuel, mais aussi être dévolu à un objet d'art.

Au fond l'amour est du même ordre, mais il donne trop facilement prise aux désagréments de la souffrance.

¹⁵ R.L., « L'expérience du décalage », intervention au IIème Congrès de Convergencia, Rio de Janeiro, 2004.

¹⁶ J. Lacan

¹⁷ Dernier §, p. 29, P.U.F.

Une façon de mettre en jeu le monde en le transformant à sa convenance, sans le réduire à une conception par trop singulière, est d'adapter au point de vue qu'on en donne les autres hommes qui sont capables de l'accepter. On obtient ainsi un délire collectif, comme dit Freud, dont les religions sont les guides les plus sûrs. C'est l'affaire de rhétorique.

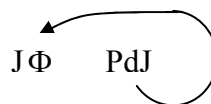
Le travail intellectuel procure un tel gain de jouissance, toujours par sublimation.

*

3. La gêne vient du renoncement

Les traducteurs là encore ne facilitent pas la lecture de Freud. Quand il parle de refus, frustration, c'est toujours de défaillance de l'Autre qu'il s'agit, en terme de *Versagung*. Quand il tient à souligner, comme dans ce chapitre, que c'est le sujet lui-même qui ne se rend pas aux nécessités qu'appelle le gain de jouissance, c'est alors de renoncement qu'il est question (*Verzicht*). Traduire l'un comme l'autre par les mêmes termes, c'est confondre le sujet et l'Autre, c'est aller dans le sens que Freud cherchait à relativiser, en faisant passer le sujet sous la coupe de l'Autre, en le culpabilisant. D'où la gêne qui marque toute action du sujet.

Pour Freud, il n'y a pas d'autre solution que le plus-de-jouir (*Lustgewinn*) qui positive ce qui sinon ne serait que renoncement à la satisfaction pulsionnelle. Mais c'est aussi au sujet de subir les contrecoups du dédit de l'Autre quant à la promesse de satisfaction.¹⁸ Car il n'y a de jouissance que sous condition d'un en-plus.



En face du renoncement, Freud prône l'association de ce que les traducteurs appellent « l'utile et l'agréable » (p. 43), quand ce n'est que l'association de la valeur d'usage et du plus-de-jouir comme équivalent (selon Lacan) de la plus-value¹⁹. Autrement dit valeur d'usage et valeur d'échange sont associées mœbiennement (localement distinctes, selon l'équation fondamentale de la valeur, mais globalement identifiables, selon la même équation).

*

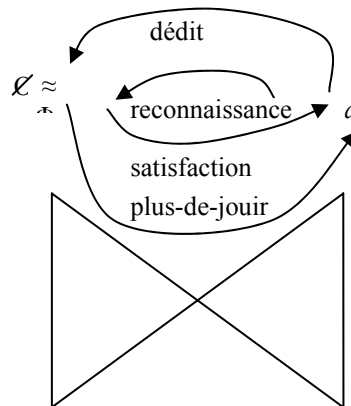
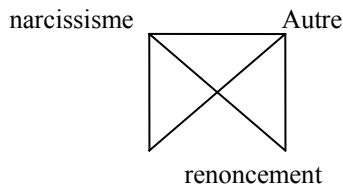
4. Amour et renoncement

La question vient maintenant du rapport du plus-de-jouir avec l'amour. Ce peut être la question de la valeur, dans son lien à la nécessité (usage) comme dans son lien à l'amour (échange). Freud fait état d'une conception qui renverse l'ordre des choses : si le sujet ne cherche plus tant la satisfaction qu'être aimé implique, mais va jusqu'à aimer autrui en pure perte (la sexualité étant inhibée quant au but), ce n'est pas seulement un renversement qui est en jeu, mais surtout une confusion entre sujet et objet. Là encore une béate gêne s'installe.

Cette confusion, je la dirai opérer entre intension et extensions.

¹⁸ P.U.F., p. 24.

¹⁹ J. Lacan, séminaire *La logique du ...*, séance du 12 avril 1967.



5. Subjectivité et politique

Quand Freud parle de libido et d'énergie sexuelle, je dirai plutôt positionnement subjectif dans et vis-à-vis de la structure.

Mais Freud parle aussi de position : *position de la libido*²⁰. Au lieu des termes de libido, sexualité, amour, je préfère parler d'intension et d'extensions fonctionnelles :

- libido = fonction phallique à l'œuvre = transcription de l'intension en extensions = puissance seconde de la représentance (rapport réel/symbolique),
- sexualité = inscription modifiée du sujet (lui-même extension imaginaire) dans la structure (dès lors structure de la sexualité),
- amour = rapports internes à la structure entre contingence et nécessité, possibilité et impossibilité.

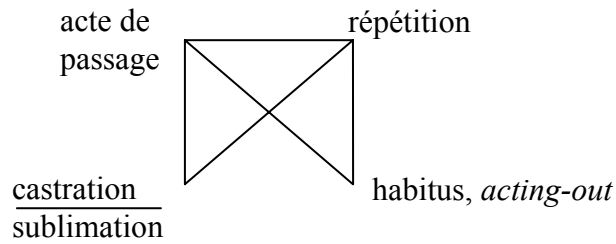
La sexualité touche deux personnes (comme la cure psychanalytique) alors que la politique (Freud dit « la civilisation ») implique un grand nombre de personnes, des masses.

C'est le problème du rapport entre intension (évidemment, trou symbolique, solution de continuité, hypothétique, *firstness*, ...) et extensions, car l'extension implique pour éviter la psychose le retour constant (à tout instant) sur l'intension.

Le problème est qu'on ne peut opposer strictement intension et extensions : puisque ce sont des abords différenciés de la même « chose », la fonction, les rapports. C'est dire que la politique utilise aussi les liens libidinaux (p. 61) : la politique concerne les masses (*class as one*) sous condition de rappeler qu'elles sont composées d'individus (*class as many*) avec des liens sexuels entre eux et à l'organisation de la masse, mais elle utilise ces liens sexuels sur le mode d'en faire fi.

Lacan lui-même lie castration et sublimation. Le problème réside donc dans la question d'une « castration » sociale.

²⁰ P.U.F., p. 61.



*

6. Agressivité et destruction

Le problème de l'agressivité humaine est une question de logique — pas de gènes ni de psychologie infuse : c'est de prendre le trou symbolique pour réel qui l'implique = d'annihiler la réalité sous prétexte qu'elle se fonde de symbolique, plutôt que d'accepter (reconnaissance de la menace de castration) le fondement d'inanité des choses. R.L. : il s'agit de rappeler l'intension dans les extensions et de ne faire état des choses que sous des rapports, *i.e.* rien de tangible en soi. À « l'oublier », on le rappelle en des termes inadéquats = agressifs.

Seule façon de faire : PdJ (*Lustgewinn*) dont se fonde la PV.

*

7. Surmoi et meurtre du Père.

8. Littoral